



ACADEMIE MAÇONNIQUE DE BOURGOGNE

Dijon, le 31 août 2024

LA VIOLENCE ET LE SACRE

**D'après l'œuvre majeure de
René GIRARD,
et ses théories
sur le sacrifice du bouc émissaire**



Vitrail représentant le sacrifice du Bouc émissaire, cathédrale de Lincoln (G.-B.), XI^{ème} s.

ACADEMIE MAÇONNIQUE DE BOURGOGNE — René A. SPITZ, Président

12B rue Isabelle du Portugal – 21000 DIJON

Mail : renealexandrespitz@numericable.fr – Mob. : 06 07 75 74 76

Pascal MASSIP, Secrétaire

Mail : pascal-massip@wanadoo.fr – Mob. : 06 13 60 95 49

Sommaire

Editorial

René Girard, grand penseur de la violence – Son parcours, son œuvre René-Alexandre SPITZ	p. 4
La théorie de René Girard : du désir mimétique au bouc émissaire Romain BERTRAND	p. 7
Anthropologie universelle des rites sacrificiels des boucs émissaires René-Alexandre SPITZ	p. 11
Les boucs émissaires dans la Bible (de Abel à Jésus...) Dominique DECHEN	p. 15
Hiram : bouc émissaire ? Pascal MASSIP	p. 24
Conclusions : avons-nous besoin d'un bouc émissaire ? Rémi CARIEL	p. 33
Bibliographie recommandée	p. 36



Assistance de la séance académique

Editorial

Mes Très Cher(e)s membres de l'Académie,

Ce 31 août a consacré notre traditionnelle session d'été qui – hormis quelques absences ou défections tardives qui compliquent toujours nos problèmes de logistique – a fort bien rempli sa mission : des tracés de grande qualité sur notre sujet « La Violence et le Sacré » selon l'œuvre de René GIRARD, complétés par un apéritif convivial largement partagé et une divine paella au déjeuner... ce qui permit de nourrir nos neurones et nos appétits.

Merci à toutes et tous qui ont participé à la préparation de cette matinée, à son organisation, au service des agapes et surtout aux rangements du lieu convivial qui nous a été gracieusement prêté par le Tennis club Dijonnais.

Vous trouverez en annexe les actes de ce colloque (dont la mise en pages est assurée par notre F.: Philippe FAGOT) augmentés de quelques annexes pouvant illustrer les propos exposés par nos conférenciers.

Nos prochains rendez-vous :

- le samedi 5 octobre (matin) le visionnage au Temple Berbissey et **en présentiel** des conférences de l'Académie Maç.: de Provence Côte d'Azur : vous recevrez les infos très vite pour vous inscrire ;
- le samedi 26 octobre : conférences de l'Académie Maç.: de Lyon sur le thème de l'Homme et le Sacré, en principe en visio lien zoom uniquement ;
- nous n'avons pas reçu les dates et les thèmes des Académies de Paris et de Lille.

Je vous souhaite une bonne reprise de vos activités maçonniques et vous dis à très bientôt pour continuer notre belle aventure.

Avec mon accolade la plus fraternelle

René A. SPITZ
Président

René Girard : grand penseur de la violence

Son parcours, son œuvre

René-Alexandre SPITZ

G. : L. : D. : F. : , R. : L. : Guillaume de Volpiano

Inventeur, entre autres, de la théorie mimétique, René Girard était selon Michel Serres « le nouveau Darwin des sciences humaines ». A y regarder de plus près sa pensée n'a cessé de bousculer les champs de la pensée occidentale en matière de socio-anthropologie.

Né en Avignon le jour de Noël 1923, il a passé une enfance paisible à l'ombre du Palais des Papes dans une famille lettrée, où culture, histoire provençale et musique étaient tenues en haute estime et ont baigné son adolescence... Elève à l'Ecole des Chartes de 1943 à 1947, il y passe un diplôme d'archiviste. Il quitte cette année-là la France pour rejoindre les Etats-Unis, où il devient Professeur de littérature dans la prestigieuse Université de Stanford et y commence ses travaux de recherches dans un tout autre domaine.

Penseur franc-tireur, spécialiste en littérature qu'il enseignera jusqu'à sa retraite, il est persuadé que les auteurs majeurs tels les écrivains de la tragédie grecque à Dante, de Shakespeare à Cervantès ou Pascal, sans oublier Dostoïevski sont plus pertinents – que les savants et les philosophes – pour comprendre le drame de la pensée humaine et sa modernité.

Cela étant dit, René Girard va cependant très vite glisser de la critique littéraire vers l'analyse des fondements de la violence par l'apport des sciences de l'anthropologie, domaine qui deviendra l'œuvre de sa vie. René Girard, et ce avec Freud qui l'avait pressenti dans *Totem et Tabou*, creuse une hypothèse novatrice en mettant en évidence le rôle de l'imitation, de la mimésis dans le fonctionnement du désir mimétique et surtout ce qui en résulte : la désignation d'un bouc émissaire et – la plupart du temps – son sacrifice par un groupe humain en proie à la violence pour satisfaire ce désir... Le groupe en quelque sorte – en évacuant certains de ses propres tabous – va refaire son unité par le sacrifice ritualisé d'un seul, sacrifice qui ramène temporairement le calme, tandis qu'est proclamée une vérité unanime, celle des persécuteurs, unanimité temporaire car le processus est cyclique – souvent emprunt d'un désir de vengeance.

Mais au-delà de cette théorie générale novatrice, René Girard, qui tardivement se sera converti au christianisme, explore et renouvelle aussi l'herméneutique des textes bibliques – notamment celle des Evangiles et du Nouveau Testament. Dans les religions archaïques dit-il « *le sacré est lié à la violence* (c'est l'essence de son livre « *La violence et le sacré* ») *celle des sacrifices ritualisés* ».

Mais à la lumière du christianisme, il conclut qu'il n'y a plus de violence dans le sacré, du moins cela devrait en être ainsi avec les nouvelles Paroles d'amour de Jésus. Avec Lui, le bouc émissaire cesse d'être coupable et tout sacrifice d'homme devient inutile et absurde.

D'ailleurs, renchérit-il, la violence du désir et la vengeance mimétique n'existent pas chez l'animal : cela devrait nous faire réfléchir... Cette novation chrétienne n'entache cependant pas sa théorie principale qui affirme que l'humanité n'aurait pas pu exister sans le principe du désir mimétique et son pendant des sacrifices ritualisés¹. La Parole de Jésus permet néanmoins de passer outre cette violence sacralisée qui fut – c'est ce que dit également Girard – utile et nécessaire au plan symbolique, notamment dans les tribus archaïques.

Voici très grossièrement résumée l'essence de son œuvre sur la Violence et le Sacré ; venons-en donc à sa bibliographie.

- œuvres littéraires :
 - 1961 *Mensonge romantique et vérité romanesque*
 - 1963 *Dostoïevski, du double à l'unité*
 - 1976 *Critique dans un souterrain*
 - 1985 *La route antique des hommes pervers*
 - 1990 *Shakespeare, les feux de l'envie*
- œuvres anthropologiques, historiques :
 - 1972 *La violence et le Sacré*
 - 1978 *Des choses cachées depuis la fondation du monde*
 - 1982 *Le bouc émissaire*
 - 1999 *Je vois Satan tomber comme l'éclair*
 - 2003 *Le Sacrifice*
 - 2009 *Christianisme et modernité*
 - 2011 *Géométrie du désir, sanglantes origines*

Cette œuvre immense lui valut d'être élu à l'Académie française en 2005.

René Girard rejoint l'Orient éternel en novembre 2015, quelques jours avant Noël, jour de sa naissance où il aurait eu 92 ans.

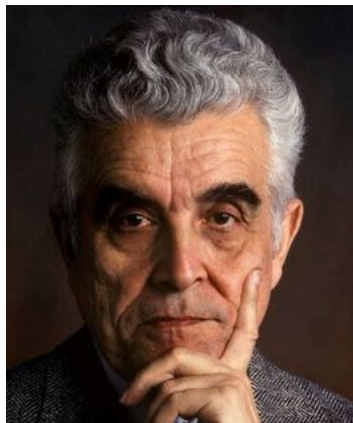
¹. Benoît Chantre, président de l'Association en recherches mimétiques, souligna dans un long article du Figaro (6 novembre 2015) : « On ne comprit pas tout de suite en lisant *La Violence et le Sacré* (1972) que ce penseur infatigable analysant les rituels primitifs les plus divers et montrant leur unité, ne s'intéressait au point alpha (les rituels sacrificiels des tribus archaïques) que pour en viser le point oméga (sa relecture de message évangélique de Jésus) ».

Cette succincte présentation faite, passons à ce qui nous concerne aujourd'hui.

Le bouc émissaire étant le personnage central de nos exposés je vais vous donner la définition qui en a été faite lors d'un colloque sur ce sujet en 2011, s'appuyant sur les travaux de Rémi Casanova (le bouc émissaire comme institution)².

« Le phénomène du bouc émissaire apparaît toujours comme un processus plus ou moins ritualisé d'exclusion et de substitution, souvent d'expulsion et d'expiation ; il est le fruit d'une crise mimétique rivalitaire plus ou moins difficile à décrypter. Son incarnation, porteuse de signes victimaires, mais innocente aux antagonismes réels, permet au groupe une réconciliation momentanée en attirant sur la victime une violence suffisamment forte et unanime ».

Les tracés qui vous sont présentés tenteront d'explicitier les riches items contenus dans cette définition.



René GIRARD



². Rémi Casanova, sociologue français, qui a écrit de nombreuses contributions sur les fonctions diverses du bouc émissaire (études réalisées en 2010-2011) signale que c'est l'anthropologue écossais, Professeur à la chaire d'anthropologie de Cambridge, James Georges Fraser (1854-1941) qui a le premier utilisé ce concept du bouc émissaire, bien avant René Girard.

La Théorie de René Girard : *du désir mimétique au Bouc émissaire*

Romain BERTRAND

G.:L.:D.:F.:., R.:L.: Guillaume de Volpiano

Introduction : Il y a des renards et des porcs-épics.

Reprenant une distinction antique, on distingue parfois entre les auteurs-renard et auteurs porc-épic. « Le renard sait beaucoup de choses, mais le porc-épic ne sait qu'une seule grande chose », écrivait Archiloque au VII^{ème} siècle avant notre ère. Nous amenant à distinguer entre les penseurs-renards qui s'attachent à une multitude d'objet (pensons à Leibniz, à Michel Serres ou à Edgar Morin), dans un geste encyclopédique. Et ceux, porc-épics, qui se concentrent sur une seule idée, pour l'étudier de fond en comble.

René Girard appartient assurément à cette deuxième catégorie de penseur porc-épic³. C'est ce que les conférences de ce jour vont essayer de montrer : en réunissant ce qui est éparé (les différents mythes abordés par Girard) par la force unificatrice de la théorie du bouc émissaire chez René Girard. Car ce qui fait la force d'une théorie, c'est la multiplicité des faits particuliers qu'elle est possible de rapprocher. Et ce qui fait la force de la théorie de René Girard, c'est qu'elle est capable de rapprocher et expliquer de nombreux mythes, issues d'horizons culturels très différents.

Entrons en terre girardienne et demandons-nous ce qui constitue le cœur de sa théorie.

Le désir mimétique

Girard reconnaît lui-même que ce qui l'intéresse dans les mythes, c'est leur anthropologie⁴. C'est-à-dire ce qu'ils nous apprennent de l'être humain. Et c'est que lit d'abord René Girard dans les textes qu'il étudie, c'est une certaine anthropologie, au sens d'une théorie de l'homme. Le point de départ de la théorie de l'homme par René Girard, c'est bien de considérer l'être humain comme un **être désirant**.

Ce n'est pas une capacité intellectuelle particulière qui fait la singularité de l'homme (comme chez Aristote avec sa définition de l'homme comme animal doué de raison) ou une aspiration vers quelque chose d'absolu (comme chez Schopenhauer qui fait de l'homme un animal métaphysique). Non, l'homme pour René Girard, c'est d'abord un être qui désire.

Mais qui désire quoi ? L'œuvre de René Girard offre une réponse tragique à cette question : nous désirons quelque chose, non pas à cause de sa vertu intrinsèque (cette voiture parce que j'aime sa calandre) mais parce que les autres la désirent (cette voiture va rendre mon voisin jaloux).

³. Ce que reconnaissait déjà Roberto Calasso, *La ruine de Kasch*, trad. J.-P. Manganaro, Paris, Gallimard, 1987.

⁴. Voir notamment René Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset, 1999, p. 13.

C'est la nature **mimétique** du désir : je désire ce que les autres désirent. Pour le dire dans les mots de René Girard : le propre du désir est de ne pas être propre⁵. Pour désirer vraiment, nous devons recourir aux hommes qui nous entourent, nous devons leur emprunter leurs désirs.

On peut alors distinguer désir et appétit. L'appétit pour nourriture ou la pulsion sexuelle ne sont pas des désirs au sens de Girard, c'est une affaire de biologique qui devient désir par imitation d'un modèle. Si le désir est mimétique, donc imitatif, le sujet désire l'objet possédé par son modèle. Cette nature mimétique du désir (on ne désire quelque chose que parce que d'autres la désirent), Girard estime qu'elle a été découverte bien avant lui. A commencer par le décalogue, et son dixième commandement : « tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur ... ». Le dixième commandement vaut aussi comme une condamnation du désir mimétique⁶. Ailleurs dans l'Ancien Testament, selon Girard, le désir est clairement représenté comme mimétique : Eve est incitée par un serpent à manger la pomme et Adam désire ce même objet par l'intermédiaire de Eve, dans une chaîne mimétique évidente⁷.

Il y a là peut-être quelque chose d'assez contre-intuitif vis-à-vis de la conception du désir porté par notre société de consommation qui tend à revendiquer le désir comme une force de singularisation (ce qui me constitue, à la différence de tous les autres, c'est ce que je désire, les marques que j'achète). Contre la fiction moderne d'un désir individualiste, strictement individuel, unique. Seul le désir mimétique peut-être libre, vraiment humain, parce qu'il choisit le modèle plus encore que l'objet. C'est la nature mimétique qui nous rend capable d'adaptation, qui donne à l'homme la possibilité d'apprendre tout ce dont il a besoin de savoir pour participer à sa propre culture. Il n'invente pas celle-ci, il la copie.

C'est dans la littérature d'abord que René Girard trouve la trace de désir mimétique, dans son premier travail célèbre, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, publié en 1961⁸. Et notamment dans une nouvelle de Dostoïevski, *L'Eternel mari*. La femme du personnage principal est morte ; ce qui n'empêche nullement ce dernier de poursuivre de ses assiduités celui qui fut l'un des amants de sa femme, le narrateur du récit. Envisageant de se remarier, l'Éternel Mari sollicite ses conseils, insiste pour le présenter à sa fiancée et assiste, « tremblant d'angoisse et de désir », à la séduction de la jeune fille par le Don Juan d'âge mûr. De toute évidence, le « sujet », dans les deux cas, ne peut désirer un objet que si son modèle le désire aussi.

D'accord, mais quel modèle ? Sur qui les différents individus désirants calquent-ils leur désir ?

Girard distingue deux médiations :

- Quand le modèle est transcendant, vivant dans une autre sphère spirituelle que le disciple, celui-ci peut revendiquer le choix de son modèle sans le moindre esprit de rivalité. Il s'agit d'une **médiation externe**. Personnages de fiction, maîtres vénérés, modèles culturels, les médiateurs rayonnent à distance. On peut prendre l'exemple de Don Quichotte, qui en vient à calquer sa conduite sur le personnage, fictif, héros de roman de chevalerie, Amadis de Gaule.

⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁶ Mais comment condamner ce qui relève de la nature humaine ? Le texte biblique donne une solution : Jésus nous recommande de l'imiter lui plutôt que le prochain pour nous protéger des rivalités mimétiques. (*skandalon* comme « pierre d'achoppement, ce qui fait trébucher », tentation de pécher).

⁷ René Girard, *Les origines de la culture*, Paris, Fayard, 2010, p. 73.

⁸ La décision de Girard de réserver le terme « romanesque » aux œuvres qui révèlent la présence du médiateur et le terme « romantique » à celles qui la dissimulent permet d'opposer radicalement deux conceptions du désir.

- Quand modèles et disciples cohabitent dans la même sphère, **la médiation interne** tend à en faire des égaux, donc des « rivaux ». En matière de désir, vouloir être *comme* l'autre, c'est vouloir être lui, prendre sa place. C'est ici l'exemple du roman de Dostoïevski, *L'éternel mari*⁹.

Du désir mimétique à la rivalité mimétique

Le désir humain est sans objet autre. Oui mais, si l'objet désirable pour moi est celui qu'autrui désire, alors la situation ne peut que dégénérer, et nous entrons en rivalité puisque lui et moi désirons le même objet, et sommes prêts à nous battre pour l'obtenir. C'est ce que la mythologie creuse, selon René Girard, à travers notamment la figure des frères ennemis. Car très vite, « la seule obsession des deux rivaux consiste bientôt à vaincre l'adversaire plutôt qu'à acquérir l'objet. Ce dernier devient alors superflu simple prétexte à exaspération du conflit. Les rivaux sont de plus en plus identiques : des doubles. La crise mimétique est toujours un cirse d'indifférenciation, qui surgit quand les rôles du sujet et du modèle se réduisent à cette rivalité¹⁰ ». René Girard évoque le cas du sacrifice des jumeaux en Afrique archaïque, comme signe de cette difficulté humaine à supporter l'indifférenciation. L'objet disparaît dans le feu de la rivalité (ou passe au second plan). La crise mimétique est toujours un cirse d'indifférenciation, qui surgit quand les rôles du sujet et du modèle se réduisent à cette rivalité. Caïn et Abel se déchirent de désirer le même objet (la reconnaissance de Dieu), mais cet objet désiré laisse rapidement place à une rivalité sanglante.

Sortir de la rivalité mimétique : le bouc émissaire

La *mimèsis* qui a déclenché la crise est elle-même la solution qui permet de sortir de la crise. Telle la lance d'Achille qui est à la fois la source de la blessure et le remède. Il n'y aurait pas de bouc émissaire si l'on ne passait pas de la *mimèsis* de l'objet désiré, qui divise, à une autre *mimèsis* qui permet, elle, toutes les alliances contre la victime. C'est là le phénomène, central de la théorie de Girard, du bouc émissaire, désignant un être (animal, personne) qui va devenir l'objet de la haine unanime des membres de la collectivité. Un des exemples classiques de ce mécanisme victimaire, c'est celui d'Œdipe. Devenu roi de Thèbes après avoir vaincu le sphinx, il a, sans le savoir, épousé sa mère Jocaste. La tragédie de Sophocle, *Œdipe Roi*, débute au milieu d'une épidémie (qui est la métaphore, selon Girard, de la crise mimétique : la communauté est tiraillée par la somme des rivalités mimétiques. L'enquête que va mener Œdipe sur le responsable de cette épidémie, aboutira qu'il est lui-même le responsable de cette situation : il se crèvera les yeux, et s'exilera.

Œdipe est un bouc émissaire, au regard de la théorie de René Girard, parce que lui est imputée la responsabilité des troubles qui parcourent la communauté de Thèbes. Et que contre lui, est faite une certaine unanimité.

⁹. C'est une loi historique : le passage de la médiation externe à la médiation interne est irréversible. En historien, Girard associe cette évolution des rapports de désir, de Cervantès à Proust et Dostoïevski, au passage d'une société hiérarchique traditionnelle à la société démocratique moderne.

¹⁰. *Ibid.*, p. 62.

L'intérêt d'un livre récent de Pierre Bayard, intitulé de manière éloquente, *Œdipe n'est pas coupable*, est de montrer le caractère factice de la culpabilité du bouc émissaire. D'une part la malédiction qui pèse sur famille (est-on coupable quand on souffre d'une malédiction ? Et d'autre part les éléments factuels qui lui sont reprochés sont loin d'être univoques : est-il le seul à jamais avoir eu une altercation dans une zone géographique assez large ?)

Au fond, sa culpabilité présumée ou réelle importe moins que l'unanimité qu'il est capable de produire contre lui-même. D'ailleurs, Girard souligne que le fait de posséder un ou plusieurs signes préférentiels de sélection victimaire augmente les chances de jouer le rôle : infirmités, traits déplaisants sont pris à tort pour des signes de culpabilité¹¹ (rappelons qu'Œdipe avait lui-même les pieds enflés, ce qu'indique d'ailleurs son nom en grec).

Cette innocence du bouc émissaire s'illustre pour Girard dans le Nouveau Testament, et dans la Passion de Jésus. C'est tout l'apport culturel du christianisme, selon René Girard, d'avoir mis en évidence que le bouc émissaire est innocent. Qu'il n'est là que pour fédérer une communauté. Là où les mythes anciens imaginaient une culpabilité (comme celle d'Œdipe), la Bible elle dévoile l'innocence de la victime, et célèbre cette innocence. La Passion du Christ est celle d'un innocent.

Il y a une dimension symbolique du bouc émissaire : quelque chose est mis à la place d'autre chose. L'alliance mimétique, l'unanimité qui amène à considérer comme coupable ce qui en réalité ne l'est pas, est le fondement de la pensée symbolique pour Girard.

Conclusion

Résumons : je désire ce qu'un autre désire. Or désirant la même chose que lui, je ne peux qu'entrer dans une rivalité qui menace le lien social. Heureusement, il est possible d'harmoniser nos désirs avec mes rivaux en ciblant une personne, le bouc émissaire, qui va permettre de produire cette unanimité à même de cimenter le groupe social. Mais finalement, la culpabilité présumée du bouc émissaire n'est qu'une fiction, qu'un prétexte à réunir les désirs rivaux des individus. Les conférenciers qui vont suivre vont illustrer chacun et à leur tour, un exemple précis de cette théorie girardienne.



¹¹. René Girard, *Les origines de la culture*, op. cit., p. 80.

Anthropologie universelle des rites sacrificiels

René-Alexandre SPITZ

G.:L.:D.:F.:, R.:L.: Guillaume de Volpiano

La réflexion anthropologique a longtemps perçu le sacrifice sanglant ritualisé comme une énigme, se disant même parfois qu'il n'était qu'une hypothèse non déchiffrable scientifiquement. Sous l'emprise de ce pseudo-dogme la majorité des chercheurs en sociologie a donc rejeté cette théorie mimétique de la violence pourtant largement enracinée dans de nombreux groupes archaïques pratiquant un lynchage meurtrier unanimement accepté et perpétré. Or ces groupes ou tribus reproduisent et perpétuent depuis des temps immémoriaux ces offrandes sanglantes à leurs dieux ou à des astres divinisés d'un bouc émissaire porteur de leurs maux, en espérant ainsi se protéger de leurs propres violences, de leurs propres tabous.

Mais la théorie mimétique créée et développée depuis peu par René Girard a balayé ces a priori non fondés et c'est pourquoi il semble intéressant de se pencher sur l'existence de ces pratiques sacrificielles – religieuses ou sacrées – de par le monde et depuis des temps anciens pour en démontrer leur universalité... Alors parcourons ensemble l'espace et le temps historique de ces rituels sacrificiels qui ont existé depuis la nuit des temps et en tous lieux d'orient en occident.

En voici quelques exemples non exhaustifs, mais significatifs par la symbolique de leurs pratiques.

Origines primitives

- à l'aube de l'humanité la chasse collective d'un gros gibier tué puis consommé par tous aurait peut-être servi de modèle primitif au meurtre d'un animal permettant d'apaiser la faim du groupe et calmer sa peur du lendemain ;
- mais une autre expérience de chasse primitive, aurait pu générer une symbolique plus cruelle : la fuite désespérée des chasseurs devant un dangereux prédateur laissant l'un des leurs, plus faible ou blessé, en proie au prédateur, aurait pu inspirer au groupe l'esquisse d'un premier constat sacrificiel ; le sacrifice de l'un, lâchement ou sciemment abandonné à la violence du gibier permettant la survie de tous les autres.

Rituels religieux

- au IV^{ème} siècle de notre ère, le rituel du sacrifice d'un chameau chez les Bédouins est relaté par ROBERTSON SMITH¹² et dont FREUD a décrit la pratique dans *Totem et Tabous*¹³ ; voici, très résumé, ce qu'il a écrit :

« ... le chameau était ligoté sur l'autel ; le chef de la tribu portait la première blessure et buvait le sang qui jaillissait de l'animal ; puis toute la tribu dépeçait méthodiquement le chameau, avalait les morceaux de chair et procédait ainsi jusqu'à l'apparition de l'étoile du matin à laquelle ce sacrifice rituel était offert... »

Dans le même aspect religieux on peut également évoquer le sacrifice du mouton lors de l'Aïd al Adha dans l'islam, sacrifice qui se perpétue encore de nos jours.

Sans oublier par exemple le sacrifice du taureau lors du Mithraïsme dans la Rome antique... sacrifice ritualisé d'un animal offert à une divinité.

Ne peut-on y voir quelque analogie symbolique avec le premier né de son troupeau sacrifié par Abel – même si ce sacrifice n'a pas été pratiqué au sein d'un groupe – en offrande rituelle à son Dieu ? Mais l'offrande de Caïn, elle, n'a pas été agréée par Dieu et l'on connaît ainsi le premier meurtre d'un homme par jalousie mimétique !

- remontons dès lors aux origines mythiques des Brahmanes et à leurs rituels védiques (rappelons-nous que les Védantas sont la source de toutes nos Traditions ésotériques). Dans le dixième Livre du Rig Vêda apparaît la mythologie de **Purusha**, géant primordial de forme indifférenciée, par le meurtre duquel l'univers entier va émerger par la vertu de ce sacrifice. Purusha est aspergé, immolé de manière collective par les dieux, les sages et les voyants du groupe. De ce sacrifice naîtra toute la constitution de l'Univers... Mais dans un second temps, Purusha est démembré et ses lambeaux de chair se transforment en êtres parfaitement formés, puis se constituent par cette régénérescence symbolique, toutes les composantes de l'ordre social védique : sa bouche devient Brahmane le Religieux, ses bras forment les Guerriers, de ses cuisses naissent les Artisans, et ses pieds forment les Serviteurs, la caste des Intouchables (?). De victime émissaire Purusha devient par mort et renaissance symboliques un héros qui agit en Créateur (références étonnantes à Osiris, puis à Hiram... pourquoi pas ?).

Ne peut-on y voir aussi les bases du récit mythique de notre propre Genèse, ou la tripartition des Classes sociales si bien décrites par Georges DUMEZIL dans son ouvrage majeur *Mythe et Épopée I, II, III* ?¹⁴.

- dans la Tradition védique existe également – entre autres – le récit des rituels de **Prajpâti**, lui aussi Seigneur des Créatures, mais qui ne peut devenir sexuellement actif sans se rendre coupable d'inceste, puisqu'il est le père de tous les êtres vivants. Cependant, subjugué par la beauté de la déesse Aurore, sa fille, il brave l'interdit et fait l'amour avec elle ! Ce qui lui vaut immédiatement la condamnation de toutes les autres créatures qui décident de le mettre à mort par l'intermédiaire du dieu cruel Rudra

¹². William ROBERTSON SMITH, *Lectures on the Religion of the Semites*, New York, D. Appleton & C°, 1889, 488 p..

¹³. Sigmund FREUD, *Totem et tabou*, éd. princeps 1913 (trad. en français, 1924).

¹⁴. Georges DUMEZIL, *Mythe et épopée I – II – III*, Paris, éd. Gallimard, (éd. princeps 1968, nouvelle édition augmentée, 2021), 1440 p..

(lynchage fondateur qui nous rappelle peut-être celui d'Œdipe ?). Mais tout de suite après la mort de Prajapati ses enfants lui pardonnent et décident de le ressusciter pour que l'histoire de la Création puisse continuer. Prélude à la pensée novatrice de Girard qui démystifiera ces sacrifices violents – pourtant fondateurs donc nécessaires – permettant de produire un ordre réconciliateur au sein de ces sociétés « archaïques », pas aussi primitives que l'on a longtemps pensé...

- notons au passage que ces lynchages destructeurs/créateurs sont restés en vigueur à la fin du XIX^{ème} siècle chez les aborigènes d'Australie comme chez les Dogons du pays Moussey du nord Cameroun, où les gens de Domo et Bété – cités par René Girard lui-même – déléguaient à un esclave le soin de sacrifier un chien en le tranchant en deux sur la ligne frontière séparant deux groupes ennemis.

Ceci était fait pour que ce geste réparateur puisse mettre fin aux affrontements sanglants entre les deux tribus : « *voici dieu **Sulkunu** en égorgeant cet animal cette offrande fera que plus personne ne sera tué dorénavant entre nous !* » Or précisons que Sulkunu signifie « vengeance », vengeance du dieu et des hommes apaisée par ce terrible rituel, et ce jusqu'au prochain sacrifice !

- d'après Damien CHARITAT, l'un de nos récents conférenciers, il n'y a pas dans les mythologies égyptiennes de rituels sacrificiels tels que décrits ci-dessus ou par René Girard lui-même. Par contre il nous a renvoyé vers des pratiques rituelles perpétrées chez le **Hittites** peuples anciens ayant vécu en Anatolie (région du centre-est de la Turquie actuelle.)

Dans une très longue étude¹⁵, la chercheuse Alice MOUTON du C.N.R.S. de Strasbourg décrit plusieurs rituels pratiqués dans les régions de Huwarlu et de Daudanku où l'animal sacrifié est un âne, animal de bât par excellence, à même de porter sur lui tous les maux et fautes du groupe et que l'on exile au loin. Parfois à l'âne est substitué un mouton – bouc émissaire conduit et abandonné en territoire ennemi. La légende ne dit pas si l'animal – comme le second bélier dans la Bible juive – est sacrifié ou non. Mais la symbolique victimaire est la même.

Des sacrifices humains

- Dans les tragédies grecques – plus proches de nous – différents récits regroupés sous l'appellation générique de « **pharmakos** », mot ambigu qui signifie aussi bien poison que remède, relatent les épopées de personnages tels Œdipe, Médée faisant figure mythique de boucs émissaires sacrifiés ; mais sur ce sujet, notre Frère Romain, plus compétent que moi, pourra nous en dire plus, s'il le souhaite¹⁶.
- évoquons aussi les sacrifices humains chez les Aztèques dans le Mexique pré-colombien, sacrifices offerts au Dieu Soleil de leurs croyances.
- en Europe occidentale, durant le Haut Moyen Age (1347-1353) sévit une terrible pandémie : **la peste noire**. Elle donna lieu à de vastes exécutions de populations juives

¹⁵. Alice MOUTON, *Rites, mythes et prières hittites*, (textes édités, traduits et présentés par A. Mouton), Paris, Les Editions du Cerf, 2016, 713 p.

¹⁶. NDLR : v. communication précédente.

accusées par peur ou par une culpabilité largement propagée : dès 1347 à Lerida en péninsule ibérique, trois cents juifs sont désignés comme boucs émissaires de la maladie et très brutalement assassinés... En 1348, à Strasbourg, le pogrom se poursuit préventivement alors que la peste n'est même pas aux portes de la ville... Pareils sacrifices collectifs se produisent également à Worms et à Mayence en Allemagne... Constatons enfin que les vagues antisémites ne se sont pas arrêtées au XX^{ème} siècle et que les juifs demeurent de nos jours des boucs émissaires faciles à accuser...

- toujours durant le Haut Moyen Age, la vindicte populaire – souvent attisée par un Clergé inquisiteur, autoritaire, imbus d'un puritanisme exagéré – s'est également portée sur des femmes désignées sorcières que l'on accusait de tous les maux et vices possibles : incestes, fornications avec chiens, cochons, boucs, autant de crimes en bestialités, en satanisme qui leur valaient de finir, en places publiques, pauvres victimes émissaires, sur d'innombrables bûchers.

Sacrifices des temps modernes

- En France, la Terreur révolutionnaire des années 1789-1793 entre les « citoyens patriotes » – fondateurs de la République – et la Royauté engendra une féroce cabale politicienne envers Marie Antoinette qui fit d'elle une parfaite bouc émissaire royale ! Accusée à tort d'inceste avec son propre fils (sic !), de libertinages, de dilapidation du trésor royal, d'être en connivence avec les contre-révolutionnaires comme avec les Habsbourgs de la famille d'Autriche, d'être enfin la femme du roi, tare coupable ! Ce qui lui valut une haine féroce et un procès truqué à charges qui se terminera le 15 octobre 1793 par une humiliante fin sur l'échafaud devant une foule excitée...
- A Marie-Antoinette, Princesse de Lorraine et d'Autriche va succéder Marianne...

Arrêtons-là ce sinistre catalogue de boucs émissaires souvent innocents, livrés à la vindicte cléricale, aristocratique ou populaire, sacrifiés de tous temps, et en tous lieux...

Pour conclure et évoquer ce qui perdure de nos jours, je signale deux écrits récents :

- un article de Jean DRUART, spécialiste des civilisations anciennes, intitulé « *Violence et passions* » qui fait un parallèle audacieux entre les sacrifices rituels des Aztèques et la violence réelle des youtubeurs sur les réseaux sociaux, passage dit-il de l'espace physique ancien à l'espace virtuel de notre temps¹⁷ ! Edifiant !
- enfin, même si en notre Académie nous ne parlons pas de politique, je ne peux pas ne pas mentionner l'article de Pascal PERRINEAU¹⁸ : « *Une logique du bouc émissaire en politique* », passage subtil du Bouc émissaire au Plouc émissaire.

Voilà qui est dit !



¹⁷. Revue *Sources*, n° 14 « Violence Franc Maçonnerie », éditée par le Grand Collège des Rites Ecossais/ G.O.D.F..

¹⁸. Pascal PERRINEAU, Une logique du bouc émissaire en politique : usages et mésusages de la notion d'anti-fascisme, *Cités*, 2022/3, n° 91, pp. 113-120. [<https://shs.cairn.info/revue-cites-2022-3-page-113?lang=fr>]

Politologue français, spécialiste de sociologie électorale, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques, Paris

Les boucs émissaires dans la Bible

Dominique DECHEN

G.:L.:D.:F.: , RR.:LL.: Les Arts Réunis & L'Esprit des 24

Il y a bien longtemps, un Franc-Maçon de grande expérience, me fit lire une planche qu'il avait intitulé: « *l'Afraternité* ». Non pas « *La Fraternité* », avec l'article « *La* » devant le mot, mais avec le préfixe « *A* » privatif, faisant bien comprendre qu'il pouvait bien avoir « *La Fraternité* » et son contraire.

Ce barbarisme volontaire, faute grossière de langage, mais au combien pédagogique, a eu le mérite, à l'époque, de me faire prendre conscience de la force de la devise de notre République, mais inversement de sa faiblesse par la déviance de ces concepts. Celui de la Liberté par exemple. Où le « je » et le « moi » prennent le dessus sur le « nous », galvaudant par ruissellement, l'idée d'Égalité. Le mépris et la haine imposant à la Fraternité une entrée en résistance. Résistance contre la violence dont l'œuvre de René Girard tenta de percer le secret.

Et, si René Girard, a passé sa vie à décortiquer l'histoire de l'Humanité pour nous offrir la révélation d'un mot unique, « *mimétisme* », qui nous lierait à tout jamais, le tracé de ce vieux maçon, nous a peut-être donné un mot singulier additionnant pour les unir, *Violence et Bouc Émissaire*.

Ce mot ? « *Afraternité* », caricature d'une société qui fit dire à René Girard qu'elle était passé du « *tous contre tous* » en un « *tous contre un* ».

Les Boucs Emissaires dans la Bible, si tant est qu'ils soient identifiés, et reconnus comme tel, ont un point commun que définit bien Voltaire dans son traité de la Tolérance, quand il dit qu'ils ont « *une vraie force et une vraie grandeur à supporter des maux sous lesquels notre nature succombe* ». Il ne sera pas contredit par René Girard qui affirmera qu'« *il y a une révélation apocalyptique dans la Bible, qui est la révélation de la violence humaine* ».

Et c'est vrai que la Bible n'oublie pas l'éclat bestial et brutal en l'Homme, tout en cherchant à maîtriser la « *bête tapie* », en inversant, nous dit René Girard, inversant et arrêtant le rite sacrificiel, montrant ainsi son inutilité.

Argumentation plus que démonstration, nous essaierons de montrer, par exemple, si *Abel et Caïn*, *Joseph: fils de Jacob*, *Isaac et Abraham*, *Jésus*, sont des victimes arbitraires, isolées, confrontées à un groupe ? ou pas ...

La question se posera aussi de savoir, si, parfois, dans ces histoires, ces drames, dans chaque vie de souffrance ou de mort, une pièce d'un puzzle particulier apparaît. Celui du tableau final de la Passion du Christ.

La, ou les réponses se trouveront-t-elles, comme le suggère le philosophe Emmanuel Levinas, « *au-delà du verset* » ? ... Peut-être ? ...

Mais il est difficile d'aller « *au-delà du verset* » si l'on ne va pas chercher et s'appuyer sur les fondamentaux. Ils ne se trouvent pas dans la Genèse, mais dans le Lévitique (chapitre 16). C'est dans ce récit que prend naissance la représentation du « *Bouc Émissaire* ».

En fait ils sont deux, les boucs.

L'un sera sacrifié, l'autre expulsé, dans le désert. Dans le Lévitique, c'est Aaron, frère de Moïse et premier souverain sacrificateur qui se charge, une fois par an, le grand jour du Pardon, de sacrifier à Dieu des animaux. Sacrifices qui exprimaient différentes actions de grâce, de purification, d'expiation, ou de bénédiction.

Ce jour-là, celui du Yom Kippour, Aaron amène deux boucs devant Dieu, « *Aaron jettera le sort sur les deux boucs, un pour l'Éternel, l'autre pour Azazel* ».

Azazel: nous ne rentrerons pas dans toutes les hypothèses de ce nom, certains estiment par exemple qu'il est le nom d'un démon, un ange déchu dont il vaut mieux ignorer l'existence. D'autres se référant au Talmud affirme qu'il s'agit « *d'une montagne abrupte, escarpée, un rocher élevé* ». Et d'autres suggèrent que sur le plan ésotérique, il ne faut pas hésiter à donner sa part à Satan pour l'occuper, une sorte de pot de vin pour qu'il n'accuse pas les juifs durant Kippour.

Mais qui est le Bouc Émissaire ? celui qui est tué ou celui qui s'enfuit ? En réalité, le premier bouc, réservé à Dieu, rendu sacré, parce que sacrifié, calme la colère divine, et apaise l'agressivité des hommes.

Le deuxième, envoyé à *Azazel*, comme émissaire, emporte avec lui les péchés de la communauté. En l'envoyant dans le vide du désert, on l'envoie vers « Rien », vers sa propre destruction. A travers le rituel de ces deux boucs, il y a peut-être là, une recherche d'équilibre entre cruauté et miséricorde, entre force du mal et du bien, entre le « Rien » et son contraire...

Au final, victimes innocentes, ces boucs, choisis par hasard pour prendre les péchés du peuple, les enlever, les éloigner, et porter le blâme du groupe pour que tous soient dégagés de toutes accusations, ne préfiguraient-il, pas les souffrances de Jésus, portant nos péchés à la croix ?

Mais si cette hypothèse est concevable, qui est Jésus ? *Le bouc Yahvé* ou le *bouc Azazel* ? j'essayerai une réponse à la fin de ce tracé. Mais une constatation purement historique nous autoriserait à dire que l'église chrétienne et le christianisme ont été, et sont peut-être encore, une religion du sacrifice dans laquelle le Salut est atteint par la mort sacrificielle de Jésus.

Continuons à « *aller au-delà du verset* ». Avec une devinette...Facile... Si je vous dis : deux hommes très proches et associés, dont l'un meurt de mort violente et l'autre s'en va, chassé, errer dans le désert ? Vous me répondez, parallèle évident avec nos deux boucs : Abel et Caïn. Bel exemple paroxystique « *d'Afraternité* », lié à la jalousie mimétique.

Sauf que, la Genèse ne nous présente pas tout à fait cet événement comme sacrifice rituel, mais comme le premier meurtre de l'Humanité.

D'ailleurs, notre Frère Sigmund Freud (maçonnerie juive « les fils de l'Alliance »), en 1915, lors d'une conférence dans sa Loge de Vienne, rappellera désabusé le premier meurtre de la Genèse en s'exclamant : « *nous sommes tous issus d'un longue lignée d'assassins* »...

Abel et Caïn, l'histoire de ce meurtre fratricide fascine par sa complexité et la diversité de son interprétation.

Rapidement l'histoire... Abel préfère une activité symbolique, il est berger, Caïn est agriculteur, certains diront qu'il est « *serviteur de la glèbe* ». Une expression péjorative qui laisse déjà sous-entendre transgression, et punition. Mais Caïn, spontanément offre en sacrifice à Dieu, les fruits de la terre qu'il cultive. Abel, offre les premiers nés de son troupeau.

Et là, le drame. Dieu « *considère* » Abel et son offrande, mais Caïn et les siennes, « *il ne les considère pas* ».

Dieu après un silence, questionne Caïn dont il sent bien qu'il souffre. Une souffrance de confusion. Confusion des sens, confusion des désirs et confusion des destinataires de sa pulsion meurtrière. Dieu ne l'abandonne pas, en l'interrogeant sur l'objet de sa colère. Et lui indique qu'il a le choix entre succomber à sa pulsion meurtrière ou apprendre à reconnaître l'autre en surmontant sa déception.

En d'autres termes, Dieu lui offre le choix entre la destruction ou la vie de l'esprit. La Bible raconte la suite : « *Caïn dit à son frère (...) Et c'est quand ils sont au champ, Caïn se lève sur Abel et le tue* ».

On ne saura jamais ce Caïn a dit (...) à Abel. C'est le vide. Le silence pour ponctuer le premier meurtre de l'Humanité. Deux hypothèses. Une lacune du texte biblique, selon Spinoza ? Ou laisser ce silence, ce blanc, parler en faisant de Caïn une bête sans parole. Et comme le précise André Neher (Rabbin, philosophe et écrivain) : « *tout se passe comme si l'oblitération du dialogue était source de meurtre. Incapables d'inventer le dialogue, quelque chose d'autre est inventé par eux, un substitut du défaut de parole : la mort.* »

Puis Dieu inondera Caïn de questions : *où es Abel ? Qu'as-tu fait ?* etc... Il le maudit et le condamne à errer dans le désert. Le « *serviteur de la glèbe* » retournera à la glèbe quand Dieu lui dira : « *oui, tu serviras la glèbe/ elle n'ajoutera pas à te donner sa force. Tu seras sur la terre, mouvant, errant* ».

Caïn partira loin à l'Est d'Eden, aura une femme, qui donnera naissance à Hénoch, le nom de la ville que construira Caïn...

Quant à Abel, la Bible reste silencieuse sur sa postérité, il disparaît de l'ancien testament, mais réapparaît dans différents écrits (Saint Augustin) comme une figure de Jésus. L'église estimant que la mort d'Abel donnera naissance à la cité de Dieu, et Caïn persécuteur, la cité du mal.

Jésus lui-même reprochera aux juifs d'avoir versé le sang d'Abel par les mains de Caïn, ce qui est dit dans Matthieu : « *remplissez, leur dit-il, la mesure de vos pères... afin que vienne sur vous tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, à commencer par le sang du juste Abel* ».

Cette « *Afraternité* » paroxystique, soulève bien des questions dont ceux du meurtre ou du sacrifice. Freud, nous l'avons dit, parle de meurtre, mais d'autres estiment que Caïn sacrifie son frère.

Une quasi-certitude, cependant, le geste de Caïn met en avant l'interdiction de tuer, mais aussi paradoxalement la naissance de l'altérité. Et si Abel devient tuable, c'est que mourir prend maintenant du sens.

D'autant plus que nous pourrions retrouver dans ce drame, l'expression du double rituel des boucs de la Fête de l'Expiation: Caïn, *le bouc Azazel*, errant dans le désert, Abel, *le bouc Yahvé* sacrifié.

Pour conclure sur cet épisode, il est intéressant de noter que c'est la première fois que le mot « Frère » est cité dans la Bible. La Bible dit bien à sept reprises qu'Abel est le frère de Caïn, mais jamais la Bible affirme que Caïn est le frère d'Abel.

Ce récit effroyable mais d'une formidable modernité, peut-il relever du mythe en raison de la marque éternelle imprimée dans la psyché humaine ? Et si oui, peut-on alors parler de l'humanisation de ce mythe, dans la mesure où il contient de nombreuses réponses convenant, soit à des inquiétudes, soit à des besoins d'apaisement, donnant ainsi du sens et des valeurs à ce qui est vécu ?... Je laisse le point d'interrogation...

Mais, toujours est-il que le mythe et son humanisation, s'inscrira peut-être en filigrane dans l'œuvre immense de Thomas Mann, écrite entre 1933 et 1943. Dans son exil, il rédigera un roman fleuve de 1500 pages sur l'épisode Génésiaque de l'« Histoire » ou du « Roman » de Joseph.

La Fraternité, l'Humanisme, le sort de l'humanité, sont au centre de ce monument de la littérature qu'est : « *Joseph et ses frères* ».

Thomas Mann assume la vision mythique de ce récit biblique, et son appropriation par l'histoire en invoquant son « *humanisation* »... « *humanisation* » qu'il exprime ainsi « *la descente de Dieu dans l'humain, pour que son histoire sur terre devienne l'itinéraire initiatique de l'homme vers lui-même, donc l'histoire de l'âme humaine* »

T. Mann, a-t-il été transgressif en réécrivant la Bible ? peut-être ? En passant sans autre forme de procès, du sacré au profane ? Peut-être ? Mais ce qu'il faut retenir, à mon sens, c'est qu'il a surtout mis en exergue ce que raconte l'histoire du onzième fils de Jacob : le roman de l'âme vers un « *Humanisme du futur* », à travers les malheurs d'un bouc émissaire.

Quelques décennies plus tôt, Voltaire s'était emparé de l'histoire de Joseph dans son Dictionnaire Philosophique.

Pour lui, Joseph était « *un modèle, l'un des plus précieux monument de l'antiquité qui constitue un poème épique intéressant: exposition, reconnaissance, péripétie et merveilleux. En outre, l'histoire de Joseph qui pardonne est plus attendrissante que celle d'Ulysse qui se venge* ».

La vie de Joseph est raconté dans le livre de la Genèse dans les chapitres 37 à 50. Joseph l'un des douze fils de Jacob est son favori. Son père lui offre une veste d'apparat qui excite la jalousie de ses frères, jalousie d'autant plus exacerbée qu'il leur raconte un rêve dans lequel il voit son père, sa mère et ses frères s'incliner un jour, devant lui. Son incroyable histoire est une pièce qui se joue en trois actes.

Joseph, Bouc Emissaire, le drame : I^{er} acte.

Un jour son père envoie Joseph vers ses frères qui gardaient les troupeaux. Quand ils le virent, ils se saisissent de lui, décide de le tuer, mais sauvé in extremis par l'un d'entre eux, il est quand même vendu comme esclave, et se retrouve en Egypte auprès du grand intendant du Pharaon, Putiphar.

Joseph, Bouc émissaire, la chute : II^{ème} acte.

Joseph dont on dit qu'il était beau et intelligent devient très vite administrateur des biens de son maître. Et voilà que Madame Putiphar, succombe aux charmes de cet homme, le veut dans son lit. Il refuse. Vexée, la femme du grand Intendant accuse Joseph d'avoir abusé d'elle. Il est jeté en prison.

Mais comme dit la Genèse : *« le Seigneur était avec lui ; il lui accorda sa faveur et lui fit trouver grâce aux yeux du chef de la prison »*.

Joseph réhabilité : III^{ème} acte

Il interprète des songes, anticipe une époque terrible de famine en Egypte, devient gouverneur, et permet à d'autres peuples dont les Hébreux de venir en Egypte pour se nourrir.

Le monde est venu voir Joseph pour avoir du pain... ouvre-t-il par son action une fenêtre à Jean, qui dans son évangile écrira : *« Jésus a dit, je suis le pain de la vie : celui qui vient à moi n'aura jamais faim »* ? Tissant ainsi un lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament ? ...

Lien que l'on retrouve quand Joseph accepte comme une mission divine son destin d'errance et de sacrifice. Et il explique à son père quand il le retrouve, que l'exil lui a fait découvrir le Pardon et la réconciliation.

Et il dit à ses frères trois phrases extraordinaires : *« Ne craignez point ! Vais-je me substituer à Dieu ? Le mal que vous aviez dessein de me faire, le dessein de Dieu l'a tourné en bien, afin que se réalise aujourd'hui sauver la vie à un peuple nombreux »*.

Illustration symbolique d'un « l'Humanisme du futur » en rachetant des fautes accrochées avec cruauté, au cœur de ses frères pour les transformer en Pardon.

Une manière aussi d'exprimer peut-être que la condition humaine, souvent confrontée aux épreuves, pourrait se purifier par l'exil. Pourquoi pas ! Reste à savoir quelle forme symbolique prendrait cet exil, si nous y étions, un jour, confrontés et si nous lui donnerions une dimension métaphysique...

Il est toutefois intéressant de noter que certains ont pu voir dans cette histoire « une version style Jacob » du sacrifice d'Abraham. Se basant uniquement sur le fait qu'un père envoie délibérément son fils dans les griffes de ses frères qui le haïssent. Et qu'un autre envoie délibérément son fils au sacrifice pour obéir à un ordre divin.

Isaac et Abraham ! il n'y aura pas de suspens quant à savoir qui de l'un ou de l'autre est Bouc Émissaire. Ni l'un, ni l'autre. La réponse est justifiée par une réponse de Marc Halevy¹⁹ à qui nous avons posé la question.

Et la réponse semble sans appel : « *pour moi, répond Marc Halevy, la parodie du sacrifice d'Isaac n'est pas un problème de Bouc Emissaire (Issac ne meurt pas et il n'assume aucune faute commise par un autre), mais bien l'acteur d'une mise à l'épreuve de son père Abraham dont il se sort tout à son honneur et sans une égratignure* ». Ça, c'est fait, est c'est dit !! Sans détour.

Nous pourrions en rester là, mais, je vous propose de faire quelques détours.

Comme Isaac et Abraham ont dû en faire pendant trois jours, marchant en silence, accompagné de deux serviteurs.

Son fils, lourdement chargé du bois pour le sacrifice, et lui portant le feu et le couteau. Au pied de la montagne de Moriya, les serviteurs laissent partir Abraham qui leur dit : « *nous reviendrons vers vous* ».

Phrase prophétique ? Savait-il, alors qu'il allait, comme l'affirme Marc Halevy, vers une parodie de sacrifice ?

Ou se trouve-t-on confronté à diverses interprétations, qui ont semées la confusion et avancées l'hypothèse baroque de Bouc Emissaire ?

Ou tout simplement stupeur de se trouver devant un texte qui donne une image terrifiante d'un Dieu tyran. D'autant plus tyran qu'il ne donne aucune justification de cette mise à l'épreuve.

Effectivement, comment un « Dieu d'Amour » pourrait-il avoir une telle exigence ?

Ou alors, plus subtilement, s'agirait-il de l'ambiguïté de l'expression « *'olah* ». Qui en Hébreu ne veut pas dire mise à mort sacrificielle, mais littéralement : « *montée* ».

Seule la traduction de Chouraqui restitue l'injonction divine par l'impératif: « *fais-le monter en montée* ».

Rachi, Rabin du XI^{ème} siècle, (qui a vécu à Troyes), scientifique des religions, adoptera cette interprétation, quelques siècles plus tôt, en écrivant : « *Elohim n'a pas dit à Abraham immole ton fils, parce qu'il ne voulait pas qu'il le mette à mort, mais seulement qu'il le fasse monter en offrande sur la montagne. Et après qu'il l'ait fait monter, il lui aurait dit : fais-le redescendre* ».

Dans le Coran, c'est en songe qu'Abraham se voit immoler son fils. *Ibn Arabi*, grand Maître Soufi, interprète que c'est un bélier qui est apparu sous les traits de son fils.

Bible et Coran se rejoignent quelque part, comme deux droites parallèles, car la Bible raconte qu'en levant les yeux à l'injonction divine « *n'étend pas la main contre l'enfant* », il voit un bélier qui s'était pris les cornes dans un buisson.

¹⁹. Marc HALEVY, physicien de la complexité. Philosophe et historien des religions et grand connaisseur des Traditions hébraïques, dont la Kabbale. Membre de la Grande Loge Régulière de Belgique.

Il prend le bélier et l'offre en holocauste à la place de son fils... Mais qui dit bélier, fait penser au bouc... Et qui dit bouc... fait penser à bouc émissaire...

Alors quelque part, n'y a-t-il pas dans cet événement un acte dépositaire de l'alliance entre l'homme et Dieu ? Fenêtre ouverte sur Jésus et sa Passion par la montée de la montagne Moriya ? Isaac trébuchant, pliant sous le poids de fagots de bois, copié/collé de l'image de Jésus chancelant sous le poids de la croix vers le Golgotha.

Et comme l'exprime très bien Saint Augustin, dans le chapitre 26 de la *cité de Dieu* : « *ce qui est voilé dans l'Ancien Testament, est dévoilé dans le Nouveau* ».

René Girard aura une autre formule, affirmant que : « *c'est l'union de l'Ancien et du Nouveau Testament qui donne à la Bible cette force de révélation* ».

Considérant ainsi, le Nouveau Testament comme un événement capital de l'Histoire de l'Humanité mettant fin au scandale de la culpabilité du bouc émissaire.

Car, jusqu'ici, les victimes émissaires acceptaient de partir au sacrifice au nom de leurs fautes. Et là : patatras ! René Girard nous démontre que le Christ dit Stop à cette logique ! En jetant, un regard sans concession sur le mécanisme mystificateur du bouc émissaire.

Et en précisant bien que Jésus ne refuse pas d'être le bouc émissaire. Acceptant procès, torture, crucifixion, comme s'il était coupable. Mais en clamant haut et fort son innocence.

René Girard en dénonçant l'ultime sacrifice qui devait faire régner l'ordre et la paix, pousse nos sociétés à trouver d'autres solutions, d'autres subterfuges, pour exorciser la violence, autre que l'injonction : « *il nous faut un coupable* ».

Pour René Girard, les Evangiles « *abrogent, cassent, révoquent* » la représentation persécutrice, en s'appuyant sur une source inépuisable : l'Ancien Testament. L'Ancien Testament prenant l'initiative, le Nouveau allant jusqu'à éradiquer ce qu'il appelle les persécuteurs. C'est à dire « *des malheureux dans leurs prisons invisibles, où ils croupissent dans d'obscurs souterrains qu'ils prennent pour de superbes palais* ».

Pour en revenir à la Passion du Christ, il fallait un coupable. En disant : « *ils m'ont haï sans cause* », Jésus met le doigt sur l'absence de cause dans l'accusation. Caïphe, le Grand Prêtre s'appuiera sur la foule et son rôle dominant, en accusant Jésus, estimant « *qu'il est préférable qu'un homme meure plutôt que la nation toute entière* » ...

Cette phrase va galvaniser la foule. Au point de devenir, nous dit René Girard : « *le fameux groupe en fusion dont rêvait Jean Paul Sartre, sans jamais dire, bien sûr, qu'il ne produit jamais que des victimes* ».

Jésus, dans ses souffrances, du jardin des oliviers au Golgotha, se sera rapproché de lui-même, de tous les Bouc Emissaire de l'Ancien Testament, de tous les Prophètes assassinés : Abel, Joseph, Moïse, etc... etc... Devenant plus que jamais la *Pierre angulaire* , Pierre, nous dit la Bible qui avait été *rejetée par les bâtisseurs* ...

Vous comprendrez aisément que le rituel des deux boucs du Lévitique prend toutes sa pertinence dans cette Passion. Jésus pouvant être considéré comme étant le *bouc Yahvé* , tué pour expier les péchés.

Mais alors, qui est le véritable bouc émissaire, le *bouc Azazel* ? Judas ? Celui qui trahit, Judas Iscariote, qui délivre le peuple juif de toutes responsabilités ?

Anne Soupa, essayiste de la gauche Chrétienne, dans son livre « *Judas coupable idéal* » laisse entendre que Judas, « *lettré, notable, puisqu'il fréquentait les milieux du Temple, peut être le préféré de Jésus, a suscité une jalousie assez forte pour qu'on cherche à le faire disparaître en l'accusant d'avoir abandonné son ami. C'est la défausse, par simple jalousie, ou gérer une culpabilité trop lourde à assumer* ». Il a tout du Bouc émissaire ..

La question reste alors posée entre Jésus et Judas : La *Fraternité* ou l'*Afraternité* ?

La réponse mes sœurs et mes frères vous appartient. Elle vous appartient d'autant plus que dans le R.:E.:A.:A.:, comme dans les autres rituels, la violence est exprimée.

Le grade de Maître en est un exemple avec le basculement dans l'univers de l'ignorance, du fanatisme et de l'ambition. Et même au-delà, avec des sévices qui par certains côtés peuvent surprendre...

Le R.:E.:A.:A.: et nos différents rituels nous mettent face à notre part d'ombre, et nous poussent à nous construire dans le temps, la mémoire, la conscience, la raison, la vérité, le travail, la justice, le devoir, etc...

Bref, en un mot : nous construire dans « *La Fraternité* »...

Et j'emprunterai pour conclure, les réflexions de notre Frère Jean-Michel Oughourlian, neuropsychiatre, ami de René Girard, avec qui il a co-écrit : « *Des choses cachées depuis la fondation du monde* »²⁰.

Au cours d'une conférence qu'il présentait en 2016, aux 3^{ème} rencontres Lafayette organisées par le Grand Orient de France et consacrée à René Girard, il expliquait que *la Fraternité* pouvait être terrorisante.

Si un tel est mon Frère, ajoutait-il, « *je pense tout de suite à Cain et Abel, Romus et Romulus* »...

Pour rassurer, il précise que la réponse apportée par la Franc Maçonnerie est cachée. Il donne l'exemple du rituel de 1802 au R.:E.:A.:A.:, et du dialogue d'ouverture entre les deux Surveillants.

— Qu'y a-t-entre nous ?

réponse du 1^{er} Surveillant:

— Un secret mon Frère

— Quel est ce secret?

— La Franc Maçonnerie...

Jean-Michel Oughourlian explique que nous sommes là dans un processus de relation « *interdividuelle* ». Et ce secret n'est pas quelque chose que nous devons cacher. C'est quelque chose qui existe entre nous et que nous devons découvrir.

²⁰. René Girard et Jean-Michel Oughourlian, *Des choses cachées depuis la création du monde*, Paris, éd. Grasset, 1983.

Il précise : « *ce sera une découverte initiatique et progressive, qui doit nous amener à comprendre comment ne plus avoir de rivalités, de violences, et de concurrences entre nous ...c'est le travail d'une vie* ».

Il ajoute pour terminer, que dès lors que mes sœurs et mes frères me reconnaissent comme tel, je ne suis plus, ni leurs ennemis, ni leurs adversaires, ni leurs concurrents.

Et il a cette merveilleuse parole : « *dans les replis de nos rituels, il y a la révélation que la non-violence entre nous, La Fraternité, est un processus initiatique progressif de longue haleine. L'initiation transforme, nous transforme, nous conduit à une meilleure compréhension de l'autre et de nous-même* »...

Ce que le Pasteur Martin Luther King exprimait d'une autre manière, dans un discours à Memphis, en 1968 : « *Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon, nous allons mourir tous ensemble comme des imbéciles* ».



Hiram : bouc émissaire ?

Pascal MASSIP

G.:L.:D.:F.: , RR.:LL.: Les Arts Réunis & L'Esprit des 24

INTRODUCTION

Entendant parler, tantôt de légende d'Hiram, tantôt de mythe d'Hiram, une approche sémantique est incontournable car les deux termes n'étant pas synonymes, il est intéressant, si nous voulons nous interroger sur le caractère de « bouc émissaire » d'Hiram, de savoir dans quel type de récit nous nous situons.

Une légende est un récit, transmis et embelli de génération en génération, basé sur des événements réels ou factuels, ou des personnages fictifs, contenant des éléments historiques ou fantastiques et visant souvent à expliquer des traditions ou des croyances.

Alors qu'un mythe est une histoire sacrée ou traditionnelle qui raconte les exploits de dieux, de héros ou de créatures surnaturelles et qui a une portée symbolique ou morale. Ceux-ci varient d'une culture à l'autre et jouent un rôle important dans la formation d'une identité collective en expliquant des aspects du monde naturel et les origines de la société, ou transmettant des valeurs culturelles, morales ou spirituelles.

Aussi, Hiram apparaît-il d'abord comme une légende s'écrivant dans un lieu donné : le chantier de construction du Temple de Salomon, mettant en scène des personnages fictifs dont l'un, l'architecte du Temple, est en proie aux turpitudes de trois mauvais compagnons qui veulent lui arracher, tout à la fois, ses secrets et une promotion. A ce stade, nous sommes dans un drame sociologique qui donne au récit ce caractère légendaire qui, par le meurtre du Maître, fera perdre les secrets véritables du métier. Cette légende, qui occupe la majeure partie de l'initiation au troisième degré, comporte l'assassinat, la recherche et la découverte du corps d'Hiram. Mais cet épisode légendaire, sociologique, se poursuit par une prise de dimension mythique et métaphysique.

Hiram, par son sacrifice, la désagrégation de la matière et le relèvement se mue en héros, porteur d'un message symbolique, fondateur d'un pan important de l'initiation. Il devient, pour chaque maçon, un archétype, un modèle universellement reconnaissable qui représente le sage porteur des idées ou des caractéristiques communes à tous les maçons, à travers les différentes cultures et époques.

Ce propos liminaire évoqué, il convient de rentrer dans le cœur du sujet : dans un premier temps Hiram, dans sa dimension légendaire et/ou mythique peut-il être considéré comme un « bouc émissaire » et, dans un second temps : dans l'affirmative à la qualification de « bouc émissaire », quel message en tirer pour la voie spirituelle ouverte au franc-maçon ?

i) La légende d'Hiram et le bouc émissaire

1°) Le Bouc émissaire et le désir mimétique

A) *Le Bouc émissaire*

Il est important de rappeler qu'un « *bouc émissaire* » est une personne ou un groupe injustement rendu responsable d'un problème ou d'une situation, souvent afin de détourner l'attention des causes véritables.

Dans la théorie mimétique développée par René Girard, le « *bouc émissaire* » est celui sur qui tensions et conflits sont projetés pour apaiser les désirs mimétiques et restaurer l'ordre social.

Girard se concentre sur ce mécanisme comme phénomène anthropologique et social universel plutôt que sur les spécificités des récits bibliques. Il propose une interprétation qui va au-delà de la simple distinction rituelle entre les deux boucs émissaires de la Bible car, dans celle-ci :

1. « *Le bouc émissaire sacrifié* » est offert en sacrifice pour expier les péchés du peuple ; offrande, figure expiatoire, il permet au groupe de se purifier en projetant ses propres fautes sur une victime, d'apaiser la communauté et restaurer l'ordre social. Son sang est utilisé dans les rituels de purification, symbolisant la réconciliation avec Dieu.

2. « *Le bouc émissaire envoyé au désert* », connu sous le nom d'Azazel, porte symboliquement les péchés et son exil éloigne ainsi, par un transfert symbolique, les péchés de la communauté. Il représente une libération des tensions sociales en déplaçant péchés et conflits hors de la communauté.

Girard ne confond pas les deux boucs mais les intègre dans une analyse plus large du phénomène comme un mécanisme social et anthropologique universel. Il se concentre sur leur fonction commune, dans le contexte de la dynamique mimétique, comme un mécanisme par lequel une société canalise violence et tensions internes sur un individu ou un groupe innocent. Il voit ces actions comme deux facettes du même « *bouc émissaire* » qui vise à résoudre temporairement les crises sociales en sacrifiant ou en expulsant un individu ou un groupe, il les unifie en une seule fonction anthropologique restaurant l'ordre social par le biais d'un transfert de violence et de culpabilité. Pour lui, le processus de « *bouc émissaire* », qu'il soit sacrificiel ou expiatoire, canalise les tensions et les rivalités sur une victime, permettant une réconciliation sociale, cependant temporaire et illusoire. Il montre que, malgré le soulagement qu'il procure, le « *bouc émissaire* » ne traite pas les causes profondes des conflits et des désirs mimétiques.

Il nous faut pourtant constater que le « *bouc émissaire* » mis en scène par Girard n'a aucune dimension initiatique. Aussi, pour envisager Hiram, légendaire et/ou mythique, comme « *bouc émissaire* », il convient de rechercher une approche initiatique permettant de les faire se rencontrer.

Dans la voie initiatique, les archétypes sont des modèles universels influençant la manière dont nous percevons le monde et les autres. Le « *bouc émissaire* » peut être considéré comme archétype dans la mesure où il représente un motif récurrent dans la société et la culture et, dans ce contexte, ce caractère archétypal peut contribuer à l'apparition et au renforcement des dynamiques du désir mimétique. La présence du bouc émissaire-archétype peut susciter des sentiments

d'exclusion, de stigmatisation ou de désir de trouver un coupable pour apaiser les tensions sociales ; les individus imitant les sentiments, les attitudes ou les actions des autres envers lui, peuvent être influencés par sa dimension et développer, à son encontre, un désir mimétique.

B) Le désir mimétique

Selon René Girard, le désir mimétique, concept central de sa théorie sur les origines des sociétés humaines, se définit comme un phénomène par lequel les individus imitent les désirs, les attitudes et les comportements des autres, créant une dynamique où ils cherchent à obtenir les mêmes objets ou les mêmes aspirations que ceux qu'ils observent.

Il le structure comme un processus en trois étapes :

* Médiation : Le désir de l'un est influencé, comme modèles ou médiateurs, par les désirs des autres. Son objet devient désirable en raison de sa valeur perçue par les autres.

* Rivalité : Lorsque plusieurs ont le même désir ou la même aspiration, cela entraîne une rivalité compétitive car ils se voient mutuellement comme des obstacles à la réalisation de leurs propres désirs.

* Crise et Violence : Le désir mimétique conduit à des conflits et tensions sociales, exacerbés par une escalade de rivalités et de compétitions, entraînant des comportements violents et destructeurs, par des individus cherchant à le satisfaire en éliminant leurs concurrents.

Cette structure du désir mimétique, pour Girard, est présente dans de nombreux aspects de la vie sociale et culturelle, influençant interactions humaines, conflits et dynamiques de pouvoir.

2°) Le désir mimétique appliqué à la légende d'Hiram

Hiram n'est pas considéré, dans nos rituels, comme un « *bouc émissaire* ». Il est un personnage emblématique, lié à la construction du Temple de Salomon. Son rôle est perçu comme positif, apportant savoir-faire et sagesse à la réalisation du Temple, et non comme figure blâmée pour les problèmes d'autrui. Sa dimension symbolique est celle d'un maître artisan dont l'œuvre est interrompue par un meurtre rituel nécessaire pour préserver les secrets du métier et souligner des valeurs d'intégrité et fidélité. Sa mort est allégorie utilisée pour enseigner des leçons morales et spirituelles. Il est plutôt exemple de dévouement que « *bouc émissaire* ».

Pourtant, tel que le désir mimétique a été décrit précédemment, il peut paraître évident de qualifier la légende d'Hiram, son assassinat par les trois mauvais compagnons et la perte des secrets véritables comme relevant d'un tel ressort. Accéder, avant l'heure, à la maîtrise et détenir les secrets du métier, avec l'escalade dans les comportements violents et destructeurs des trois mauvais compagnons, paraissent bien des intentions mues par un désir mimétique à l'encontre de l'architecte.

Dans cette théorie, les individus imitent les désirs des autres, conduisant souvent à des rivalités et conflits ; ainsi, pourrait-on voir les trois mauvais compagnons, ignorance, fanatisme et ambition comme animés par des sentiments de frustration, de jalousie ou de désir de pouvoir, conduisant à leurs actes violents contre Hiram. Pour reprendre cette théorie, la légende, telle qu'elle se déroule entre les trois portes du Temple, les interactions humaines, les conflits et

cette dynamique d'accès à un degré supérieur, menant à la mort du Maître seraient révélateurs du désir mimétique animant les mauvais compagnons.

Il convient, cependant, de relever que, hormis le fait d'être victime sacrificielle, Hiram n'est, à ce stade, pas acteur de l'intrigue. Au-delà d'être le sujet d'un désir mimétique, il ne peut, dans cette légende, être qualifié pleinement de « *bouc émissaire* », ne permettant, d'aucune façon, aux meurtriers de se purifier en projetant leurs propres turpitudes sur lui devenu victime. Il n'est pas figure expiatoire dont le sacrifice apaise la communauté ou restaure l'ordre social ; bien au contraire, nous dit le rituel, sa mort plonge la maçonnerie dans le deuil.

En conclusion de cette prise en considération de la légende d'Hiram : le maître paraît objet du désir mimétique des trois mauvais compagnons mais n'a rempli, en aucune façon, la vocation de « *bouc émissaire* ».

Pour aller plus loin dans cette recherche, il convient d'examiner si, en prenant une dimension mythique, Hiram pourrait être considéré comme un « *Bouc émissaire* ».

II) HIRAM MYTHE ET BOUC EMISSAIRE ?

1°) Le mythe, le désir mimétique et le bouc émissaire ?

Avant de s'interroger sur la qualification de « *bouc émissaire* » appliquée au mythe d'Hiram, il semble intéressant, Hiram ayant, par le relèvement du maître, pris une dimension mythique, de s'interroger sur la capacité pour un désir mimétique de servir à l'élaboration d'un mythe.

Dans de nombreuses traditions, les mythes dépeignent des personnages qui veulent quelque chose et qui sont influencés par les désirs et les actions d'autres. Le désir mimétique peut devenir élément central de la construction de l'intrigue et du développement des personnages mythiques.

Voici quelques façons dont le désir mimétique peut être intégré à un mythe :

1. Les aspirations des personnages mythiques peuvent être façonnées par les désirs des autres ou par des modèles idéaux qui influencent leurs actions et leurs choix.
2. Il peut conduire à des conflits et à des rivalités créant des tensions dramatiques qui alimentent l'intrigue du mythe.
3. Le désir mimétique peut explorer des thèmes universels tels que jalousie, rivalité, compétition et quête de pouvoir, qui sont souvent présents dans les récits mythiques.
4. Les personnages peuvent, source de résolution dans le mythe, subir une transformation ou une croissance en surmontant les effets destructeurs du désir mimétique.

En intégrant le désir mimétique dans la trame narrative d'un mythe, il peut être créé des récits riches en complexité humaine, en conflits dramatiques et en significations symboliques, offrant ainsi une réflexion sur la nature de l'existence humaine et les dynamiques sociales.

Le désir mimétique devenant moteur puissant de l'élaboration du mythe, il paraît intéressant de considérer par quel mécanisme le « *bouc émissaire* » s'insère-t'il dans celui-ci.

a) Le « *bouc émissaire* » n'a pas nécessairement un comportement sacrificiel, car il est plutôt victime désignée d'un processus de blâme ou de reproches injustifiés. Cependant, dans certaines

interprétations symboliques, il est perçu comme offrant un sacrifice indirect, dans le sens où il est chargé de porter les fautes d'autrui, souvent au prix de sa réputation, de sa vie ou de son intégrité.

Le terme "*sacrificiel*", même s'il n'a pas choisi volontairement cette position, peut être utilisé de manière métaphorique pour décrire la position du « *bouc émissaire* », dans le sens où, sans être acteur du processus, mais plutôt victime désignée par d'autres pour porter le poids de leurs propres transgressions ou problèmes, il est "*sacrifié*" pour apaiser les tensions ou restaurer l'harmonie.

b) Ce concept de victime expiatoire est souvent associé à des rituels anciens où un animal ou un individu est sacrifié pour apaiser les dieux ou purifier la communauté. Le « *bouc émissaire* » peut, alors, devenir victime expiatoire désignée pour porter le fardeau des transgressions des autres, dans l'espoir que cela apaise les tensions ou rétablisse l'harmonie sociale, puis sacrifiée ou blâmée pour expier les erreurs de la communauté.

Le lien entre « *bouc émissaire* » – victime expiatoire, et désir mimétique est intéressant car ils sont tous les deux liés à la dynamique des relations sociales et des conflits. Dans ce contexte, le « *bouc émissaire* », souvent sans véritable justification, cible de la colère et de la violence collective, est manifestation du désir mimétique, dans le sens où ce dernier conduit les membres de la communauté à rivalités et conflits, en projetant leurs propres tensions, frustrations ou conflits sur lui, le désignent comme responsable de leurs problèmes.

En fin de compte, « *bouc émissaire* » et désir mimétique sont deux concepts qui illustrent des dynamiques complexes et parfois destructrices des relations sociales, où conflits et rivalités sont exacerbés par l'imitation des sentiments et des comportements.

c) Le « *bouc émissaire* » est-il un martyr ? Un martyr est une personne qui subit des souffrances ou la mort pour une cause, une croyance ou des principes auxquels elle adhère. Dans certains cas, le « *bouc émissaire* » est martyr, en particulier lorsque sa désignation comme responsable des problèmes de la communauté entraîne des conséquences graves, voire mortelles, pour lui. Il peut, aussi, être victime injuste de conséquences sévères pour des fautes qu'il n'a pas commis et devenir martyr de la stigmatisation ou du blâme collectif, sacrifié au nom de la stabilité sociale. Cependant, tous les boucs émissaires ne sont pas nécessairement martyrs au sens traditionnel du terme ; certains peuvent être désignés et isolés sans subir de conséquences extrêmes, alors que d'autres peuvent effectivement souffrir ou mourir en conséquence de leur désignation comme « *bouc émissaire* ». La qualification de "*martyr*" dépend donc des circonstances spécifiques et des conséquences subies par le bouc.

C'est pourquoi, le concept de « *bouc émissaire* » martyr ouvre une dimension mythique riche en significations symboliques. Lorsqu'une figure est à la fois désignée « *bouc émissaire* », chargé de porter les fautes des autres, et qu'elle devient également martyr, créant une narration puissante et émotionnelle qui résonne souvent avec des thèmes universels et archétypaux. Dans de nombreuses traditions et cultures, les récits de boucs émissaires martyrs abordent des questions profondes sur la justice, la culpabilité, la rédemption et le sacrifice, offrant des leçons morales et spirituelles sur la nature humaine, le pouvoir de compassion et la signification du sacrifice désintéressé.

En intégrant ces éléments dans un récit mythique, le « *bouc émissaire* » martyr ouvre des dimensions métaphysiques et spirituelles plus larges, offrant aux individus une voie pour réfléchir à leur propre existence et à leur relation avec le divin ou le sacré et, à ceux animés par un désir mimétique, la possibilité de changer de plan de conscience. Ainsi, il devient personnage emblématique transcendant les simples contingences de l'histoire pour incarner des idéaux plus intemporels. Il sert de catalyseur à une transformation spirituelle et une élévation de la conscience, en invitant à réfléchir sur des questions profondes telles que le sens de la vie et la recherche de la Vérité ultime et il inspire les individus à transcender leurs propres désirs égoïstes et à embrasser des valeurs plus élevées telles que compassion, solidarité et désir de justice. Cette prise de conscience peut conduire à un changement de perspective et à une expansion de la conscience, permettant à l'homme de voir au-delà de ses propres intérêts et de se connecter à quelque chose de plus grand que soi.

Alors, le mythe d'un « *bouc émissaire* » – martyr peut servir de chemin initiatique pour ceux qui sont animés par un désir mimétique, les aidant à se libérer des schémas de pensée et de comportement limités pour accéder à une réalité plus vaste et plus transcendante.

2°) La dimension mythique d'Hiram fait-elle de lui un bouc émissaire ?

Le meurtre d'Hiram se poursuit, dans la deuxième partie de l'initiation au troisième degré, par une prise de dimension mythique et métaphysique, ouverte par la dissolution de la matière et le relèvement du maître substitué, faisant de lui le héros porteur d'une fonction symbolique et morale, fondateur d'un pan important de la cosmogonie maçonnique. Le point de bascule entre légende et mythe se produisant par le relèvement, re-verticalisation de l'initié, renaissance à une dimension spirituelle clairement attestée par certains rituels du troisième degré qui, par un lapsus révélateur, au lieu de la perte des secrets véritables, évoquent la Parole perdue.

Il convient, si l'on considère la mort d'Hiram comme un sacrifice, voire un martyr, nécessaire à sa prise de sa dimension véritable, de s'interroger sur sa qualification de « *bouc émissaire* ».

Celle-ci peut effectivement être discutée car, alors que le « *bouc émissaire* » est généralement victime désignée sans consentement propre, dans le cas du mythe d'Hiram son sacrifice est perçu comme volontaire et ayant un sens plus profond et symbolique que simplement porter les erreurs des autres ; il devient figure sacrificielle acceptant sa destinée et offrant sa vie dans le but plus élevé, d'enseignement moral ou rédemption spirituelle.

Mais, bien que l'histoire comporte des éléments sacrificiels, le contexte et la signification de ce sacrifice le distingue de la notion de « *bouc émissaire* » et rend l'abord de la question complexe.

Dans la mesure où la recherche de la sagesse est valorisée, il est peu probable qu'Hiram soit délibérément désigné comme « *bouc émissaire* » au sens classique du terme qui nécessiterait que les fautes soient projetées sur lui pour apaiser des tensions sociales. Par contre, si on le considère, non comme l'architecte légendaire du Temple de Salomon mais, comme l'archétype du constructeur parfait du temple intérieur, détenteur de la sagesse, et comme modèle universel mythique incarnant quête spirituelle et transformation personnelle, il pourrait devenir objet d'un désir mimétique et potentiellement « *bouc émissaire* », notamment parmi les maçons qui aspirent à atteindre un idéal de perfection ou de sagesse similaires à celui qui lui est associé ; son

histoire et ses attributs pouvant susciter un tel désir parmi ceux qui cherchent à suivre un chemin similaire de croissance personnelle et de recherche de sagesse.

C'est pourquoi, si l'on souhaite voir en Hiram un « *bouc émissaire* », il convient de dépasser les simples principes de fraternité et de développement personnel qui limiteraient sa pleine dimension mythique et, au-delà du mythe et du « *bouc émissaire* », rechercher un message supérieur et universel de ces qualifications.

III) HIRAM MYTHE ET BOUC EMISSAIRE - POURQUOI ?

1°) Une dimension morale et spirituelle

Le désir mimétique et le sacrifice de l'archétype, thèmes universels présents dans de nombreux mythes et récits sacrés à travers cultures et spiritualités, deviennent alors, indépendamment des protagonistes des récits, des éléments moteurs dans la construction de modèles à dimensions morales et spirituelles pour l'humanité.

Le désir mimétique, tel que décrit par Girard, explorant la nature humaine et les dynamiques sociales qui sous-tendent les conflits et les rivalités, associé au sacrifice du maître, symbolisent le renoncement à soi pour un idéal plus élevé. En mettant en lumière défis et dilemmes auxquels les individus sont confrontés dans leur quête de sens et de transcendance, ce mythe offre des modèles pour la construction de valeurs telles que compassion, solidarité, courage et recherche de la Vérité. Ils invitent le maçon à réfléchir sur sa propre nature, ses relations avec les autres et sa place dans le monde, les incitant ainsi à poursuivre sa quête dans une voie transcendantale.

Dans certaines interprétations symboliques, Hiram pourrait, par l'acceptation de son destin et son refus de révéler les secrets du métier, même au prix de sa propre vie, être considéré comme un « *bouc émissaire* » martyr, ce qui enrichirait sa dimension mythique. Ce mythe, d'archétype sacrifiant sa vie pour préserver les secrets du métier, pourrait être compris comme une allégorie de mort et de renaissance spirituelle ; interprétation enrichissant sa dimension en lui attribuant un rôle plus profond et symbolique dans la transmission des valeurs et des enseignements maçonniques.

Dans une perspective initiatique, le mythe d'Hiram peut être interprété comme un moyen pour l'initié de s'élever au-dessus des considérations humaines et matérielles vers une recherche métaphysique plus profonde, l'encourageant à transcender les préoccupations terrestres et à se tourner vers la recherche de la Vérité et des questions plus spirituelles et métaphysiques donnant sens à la vie.

En identifiant avec empathie son parcours et en intégrant les leçons du mythe dans leur propre cheminement initiatique, l'initié est incité à poursuivre son propre voyage spirituel et à explorer des domaines de connaissance au-delà du matériel et du terrestre. Alors, le mythe devient outil puissant pour élever la conscience et guider vers une exploration métaphysique plus profonde de la réalité et de la spiritualité.

2°) L'ouverture à une dimension métaphysique

Ce mythe est universel en raison de sa résonance symbolique et de son potentiel à enseigner des leçons morales et métaphysiques. Dans ce contexte, le désir mimétique des mauvais compagnons peut être interprété comme représentation de la nature humaine, où les conflits naissent des rivalités mimétiques. Cependant, ce mythe ne se limite pas à une dimension sociale car il représente également les concepts métaphysiques plus profonds, tels que mort et renaissance spirituelle, intégrité, sacrifice et recherche de la Vérité ; thèmes transcendants le simple récit de rivalités mimétiques pour offrir une réflexion sur le sens de la vie, la nature de l'existence et la quête de spiritualité. Il ouvre le plan métaphysique en offrant des questionnements sur la nature de l'âme humaine et sur la quête de la Vérité supérieure.

Le martyr symbolique d'Hiram, se soumettant au désir mimétique, peut être reçu, par les maçons, comme une voie transcendante activant l'être, animé par ce désir mimétique, dans un flux immanent, le conduisant à la recherche de sa propre dimension spirituelle et permettant de méditer sur des concepts tels que renoncement aux désirs matériels et recherche d'un plan plus élevé et d'une compréhension plus profonde de l'univers. Dans cette approche, le mythe devient récit initiatique offrant un acte de renoncement à soi, où l'individu transcende les impulsions égoïstes du désir mimétique pour atteindre un état de conscience plus élevé. Il offre une opportunité de dépasser les limites de l'ego et de se connecter à quelque chose de plus grand que soi, que ce soit un idéal moral, une communauté, ou une réalité spirituelle plus vaste. Il est acte de don de soi ouvrant la voie à transformation intérieure profonde et à expansion de la conscience. Dans ce processus, l'individu est activé à explorer sa propre dimension spirituelle, à rechercher un sens plus profond à sa vie et à s'engager dans un voyage de croissance personnelle et de connexion avec le divin et le sacré. Le sacrifice du maître devient catalyseur du développement spirituel et de la recherche de la Vérité ultime ; le désir mimétique permettant de dépasser le plan humain pour s'inscrire dans une voie supra-ontologique.

Dans certaines perspectives de pensée, le désir mimétique devient une force fondamentale qui sous-tend non seulement les relations humaines, mais aussi les dynamiques à l'œuvre dans l'univers plus large. Il est manifestation d'une dynamique plus fondamentale de l'existence, force qui façonne les relations entre toutes les formes de vie et même entre les entités non vivantes. Dans cette voie supra-ontologique, il devient manifestation de l'interconnexion fondamentale de toute chose dans l'univers, principe qui sous-tend non seulement les interactions humaines, mais aussi les processus cosmiques et métaphysiques, invitant à une réflexion sur la nature profonde de la réalité et sur les liens qui unissent toutes les formes d'existence.

En conclusion

Le qualificatif de l'état de conscience ouvert par Hiram, « *bouc émissaire* », peut varier en fonction du contexte spécifique et de la manière dont il est perçu dans le récit ou la situation donnée et être analysé comme :

1. Victime - Scapegoat (*bouc émissaire* en anglais): en étant perçu comme subissant les conséquences injustes des actions ou des erreurs des autres et portant le blâme ou les péchés des autres, sans mérite réel.

2. Sacrifice : en étant considéré offert pour apaiser les tensions ou rétablir l'harmonie sociale.
3. Conscient : Bien que victime de circonstances injustes, en étant conscient de son rôle dans le récit ou la situation, même s'il n'a pas choisi cette position.
4. Symbiotique : en entretenant une relation symbiotique avec ceux qui le désignent comme tel, où il devient le réceptacle des problèmes ou des tensions de la communauté.
5. Transcendant : en étant symboliquement perçu comme transcendant sa condition de victime pour incarner des idéaux de sacrifice et de rédemption.

Ces termes proposent différents angles pour qualifier l'état de conscience d'Hiram, « *bouc émissaire* », en tenant compte de la complexité de son rôle dans les récits et les situations où il est impliqué car, dans la voie initiatique, il ne faut pas prendre les mots pour des idées et donc chercher l'idée sous le symbole.

C'est pour cette raison que la réponse à mon travail ne peut être qu'individuelle et se trouve profondément dépendante, pour chacun, de son approche symbolique du mythe et de son avancée sur le chemin.



Conclusions :

Avons-nous besoin d'un Bouc émissaire ?

Avons-nous besoin de rejeter nos fautes sur le prochain (bouc émissaire facile à accuser) et de conclure nos propres violences internes (nos mauvais compagnons) par le meurtre de l'autre ?

Rémi CARIEL

G.:L.:D.:F.:, R.:L.: La Semence (Paris)

Rappelons en guise d'introduction que dans le rite biblique, il y avait deux boucs identiques. Tirés au sort, l'un, émissaire, était choisi pour *éloigner* les péchés de la communauté ; l'autre pour la *rapprocher* (QoRBaN) de Dieu : le « sacrifice » proprement dit. Le bouc émissaire n'était donc pas le bouc sacrifié.

Au niveau sociétal : nécessité d'un dérivatif

Les religions en général et le christianisme en particulier ont offert un cadre de régulation sociétale de la violence. D'un point de vue théologique, seule une perspective transcendante permet de dépasser le processus mimétique tant il est puissant, et d'innocenter le bouc émissaire : Jésus assume le rôle de victime émissaire (au sens figuré), porteur des péchés de l'humanité. Issus du judaïsme, le pardon – qui transgressait la gestion de la violence par la vengeance – et la charité – qui élargit l'amour au-delà du clan et de la famille – ont offert, dans l'Occident chrétien, les conditions pour enrayer la violence sociale.

Mais la réalité a montré son insuffisance ; pire, la collusion de la violence et du sacré, par exemple lors des guerres de religion ou l'incapacité à résister spirituellement au nazisme ont prouvé que les pulsions destructrices pouvaient déborder le modèle vertueux.

La réalité apporte trois types de limites à la fonction salvatrice de l'homme-Dieu.

Tout d'abord, un credo – par essence général – n'exonèrera jamais d'affronter les démons personnels. Nous naissons avec le péché originel postule le catholicisme, avec un penchant au bon et un penchant au mauvais selon le judaïsme : une démarche individuelle est inévitable et le christianisme le reconnaît, même si c'est sous une forme passive, à travers la nécessité de la confession.

Deuxièmement, tous ceux qui ne partageaient pas la même religion étaient potentiellement des boucs émissaires : dans la société très chrétienne médiévale, sensée portée par l'amour, Juifs ou femmes accusées de sorcellerie étaient régulièrement jetés à la vindicte ; l'Autre ne bénéficiait pas de la clémence divine.

Troisièmement, toute violence n'est pas issue du désir mimétique, i.e. de la transgression du « *Tu ne convoiteras pas* ». Une partie de la haine ou la violence reste gratuite, inexpliquée. C'est bien visible par exemple dans le harcèlement dont sont victimes de nombreux jeunes. Freud parlait de l'affrontement entre pulsion d'amour et pulsion de mort. Et Girard lui-même parle de la violence sans raison.

Les sociétés humaines tentent donc de réduire la violence en la transférant sur des victimes « acceptables » : un animal pour les Juifs, le Juif pour les Chrétiens ou les Musulmans²¹ ; la force du bouc émissaire, c'est, comme le dit Hitler de rendre l'ennemi visible. Cette conjuration s'est institutionnalisée sous la forme du sacré. C'est ensuite la politique qui a pris le relais. L'État moderne, détenteur de la violence légitime, s'est imposé quand le sacré a reculé ; cette autorité a remplacé le sacrifice²².

Il existe d'autres dérivatifs sociaux à la violence mais rarement assez puissants : la dépense somptuaire et la consommation des richesses dans le *potlach* ou le sacré ; la marchandise et la consommation dans les sociétés modernes ; le sport et bien sûr la guerre, déport de la violence meurtrière vers l'extérieur ; Georges Bataille a exploré plusieurs de ces voies dans *La Part maudite*, où il analyse la gestion du surplus. Or, avec la violence sociale, il s'agit bien de gérer un excès.

Au-delà du bouc émissaire

Il est philosophiquement possible de s'extraire progressivement de la mimesis et de la dynamique du bouc émissaire. Rappelons que pour Freud, la culture – au sens large du terme – est le moyen de combattre le penchant à l'agression²³. Dans la pointe fine de la « culture », la sublimation permet, au lieu de réprimer une pulsion, de l'inhiber quant à son but. Dans le processus civilisationnel – comme dans la maturation de l'être humain – la violence impulsive est intériorisée : une partie du Moi s'érige en Surmoi, loi morale et sociale impérative ; les pulsions violentes génèrent alors la culpabilité. Mais Freud l'admet : la culpabilité est insuffisante à stopper les passions mortifères. Autre conséquence de l'intériorisation de la loi morale : la différence entre faire le mal et vouloir le mal disparaît puisque le surmoi connaît les pensées ; est-ce que cela ne favorise pas le passage à l'acte ?

En mode chrétien, ce mouvement centripète fait succéder le sacrifice de soi au sacrifice de l'autre. Chez Girard, le passage d'un régime de « médiation externe » (imitation d'un modèle social) à un régime de « médiation interne » (jalousie à l'égard d'un modèle devenu rival) traduit la montée de l'égalitarisme et la décomposition des modèles transcendants²⁴. Ce délitement des sacrifices ne rend pas nécessaire un retour des dieux, elle annonce pour lui un achèvement de

²¹. Dans la rivalité théologique concernant l'élection.

²². Avec la dé-symbolisation contemporaine de l'État, on assiste à une montée en puissance des victimes.

²³. Même si, en retour, la répression des élans érotiques génèrent de la pulsion de mort à l'égard de la culture.

²⁴. Benoît Chantre in *René Girard*, n° spécial de *Philosophie magazine*, nov. 2011.

l'homme. Si, pour Girard, la mort de Jésus n'est plus un sacrifice, en va-t-il de même pour celle d'Hiram ?

Comment assumer nos fautes et gérer nos violences internes ? Spinoza nous aurait enjoint d'en chercher les causes ultimes, i.e. de s'engager dans une voie de connaissance. Pour les philosophes, la raison est l'arme suprême. Pour sortir d'un conflit psychique entre un désir – ici, mimétique – et l'interdit dont il est l'objet, conflit donc entre le Ça et le Surmoi, il convient selon la psychanalyse, de faire revenir à la conscience l'expression de cette équation qui a été refoulée dans l'inconscient. De même, selon Girard, la problématique du bouc émissaire est dépassée par la Bible en ce que le processus non-conscient du désir mimétique et de la « vengeance » qui s'en suit y est pleinement révélée et l'innocence de la victime mise en lumière. Prendre conscience des intentions délétères qui nous guettent voire nous accompagnent (puisqu'il s'agit de compagnons) est essentiel ; c'est le nœud du problème.

Je crains que cela ne soit insuffisant pour mettre les démons intérieurs hors d'état de nuire. Sans ascèse, i.e. sans discipline spirituelle, quelque elle soit, il me semble difficile, surtout pour la gent masculine, de maîtriser ses passions tristes. Cette perspective de travail n'est nullement triste en soi : l'ascèse n'est pas l'ascétisme²⁵ !

Le rituel du troisième degré est sévère : comme le fait remarquer Marc Halévy²⁶, si les Compagnons avaient voulu obtenir des secrets, ils auraient par discrétion et précaution fait pression sur un quelconque maître ; en outre, les deux premiers coups portés sur l'architecte auraient été fatals s'ils n'avaient été déviés. Il y avait donc bien volonté préméditée de « tuer le père » pour s'affirmer, comme dirait Freud. Dans une lecture girardienne, le meurtre sacrificiel d'Hiram permet de détourner la violence latente, empêcher qu'elle ne se propage et ainsi restaurer l'harmonie et l'unité du groupe, matérialisée par la venue d'un nouveau maître : fatalité et efficacité du régime du bouc émissaire ; à l'instar de Freud qui avait perçu que la haine pouvait se loger dans l'amour, Girard pointe que l'idole fascinante est en même temps ou devient le rival haïssable. C'est bien cette ambivalence qui pose problème : le bon et le mauvais ne sont pas radicalement séparés, de même qu'au niveau sociétal, le progrès (la civilisation chez Freud) a conclu un pacte avec la barbarie, on l'a constaté au XX^{ème} siècle.

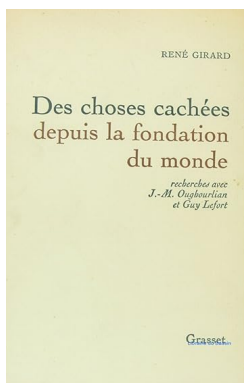
Soyons optimistes et considérons que la permanence des tendances meurtrières est le fait de maçons inaccomplis : comme la ligature d'Isaac par son père Abraham signe la fin des sacrifices d'enfants, la mise en scène du troisième degré veut conjurer la violence parricide qui habite le compagnon, homme encore en devenir ; le nouveau Maître serait celui ou celle qui a maîtrisé cette pulsion.



²⁵. Cf notamment Pierre Hadot *Exercices spirituels et philosophie antique*

²⁶. In *Hiram et le Temple de Salomon*

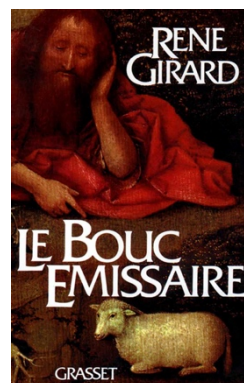
Bibliographie recommandée



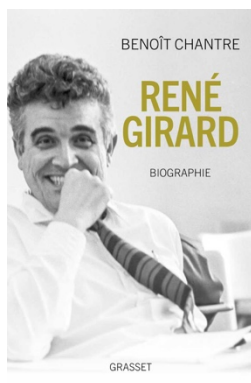
René GIRARD,
*Des choses cachées depuis la
fondation du monde*,
Paris, éd. Grasset, 1978



René GIRARD,
La violence et le sacré,
Paris, éd. Grasset, 1972²⁷



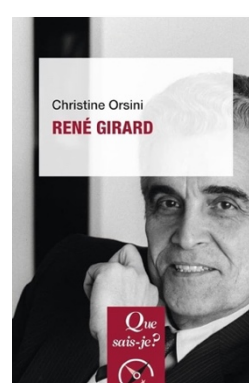
René GIRARD,
Le bouc émissaire,
Paris, éd. Grasset, 1982



Benoît CHANTRE,
René Girard – Biographie
Paris, éd. Grasset, 2023²⁸



Nadine DORMOY
L'univers de René Girard - Entretiens
L'Harmattan - Orizons, 2018



Christine ORSINI,
René Girard,
Que sais-je, 2023 (2^{ème} éd.)

- Jean-Claude Guillebaud, La mort de René Girard, penseur de la violence, *Le Nouvel Observateur*, novembre 2015
 - <https://www.nouvelobs.com/essais/20100813.BIB5497/la-mort-de-rene-girard-penseur-de-la-violence.html>
- Delphine Horvilleur, Suis-je le gardien de mon frère ? in Collectif, *Suis-je le gardien de mon frère ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon II, 2019
- Annie Duprat, Marie-Antoinette, parfait bouc émissaire, in *Historia*, 6 novembre 2014, (mis à jour le 20 août 2023)
 - <https://www.historia.fr/personnages-historiques/biographies/marie-antoinette-le-parfait-bouc-emissaire-2060388>



²⁷. Entretien de Raphaël Enthoven avec René Girard à propos de « *La Violence et le sacré* », France Culture, émission *A voix nue*, 30 août 2004. [replay : http://palimpsestes.fr/textes_philo/girard/audios.html]

Entretien d'Adèle van Reeth avec Benoît Chantre sur « *La Violence et le sacré* », France Culture, émission *Les Nouveaux chemins de la connaissance*, 16 novembre 2011 [replay : https://youtu.be/deBuh1KELWc?si=Ud1PYXQxarDxGn4_]

²⁸. Entretien de Marc Weitzmann avec Benoît Chantre, *Itinéraire du penseur René Girard*, France Culture, émission *Signes des Temps*, 31 décembre 2023